

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } » 14 » six mois.
 } » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFFITE, BULLIER et C^o, 30, rue de la Banque.
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE, BULLIER
et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 4 Juin 1864.

BULLETIN.

La dissolution de la chambre des représentants est regardée à Bruxelles comme imminente. L'autorité présidentielle a été reconnue; le rappel à l'ordre a été prononcé contre M. B. Dumortier. Une scène indescriptible s'en est suivie. Le maintien du rappel à l'ordre a été mis aux voix; toute la droite a blâmé le Président.

On parle hautement de la démission du ministre.

Malgré les renseignements reçus de Londres, sur le résultat de la séance de la conférence d'hier, on est porté à croire qu'on serait plus loin que jamais de s'entendre. Suivant le *Morning-Post*, les puissances allemandes auraient refusé d'accepter, comme insuffisante, la proposition concernant l'abandon, par le Danemark, du Holstein et de la partie sud du Schleswig; elles refuseraient, en outre, de consentir à la neutralisation du port de Kiel et de la forteresse de Rendsbourg.

La séance prochaine aura lieu le 6 juin et les puissances neutres espèrent proposer alors un compromis acceptable des deux côtés comme base des négociations ultérieures, et aussi obtenir une prolongation d'armistice. On s'attend toujours à voir rejeter par le Danemark la proposition d'une plus longue suspension des hostilités. Une solution définitive n'est donc pas probable, et lorsqu'on se rappelle que l'Angleterre avait proposé pour base des négociations, le maintien de l'intégrité de la monarchie danoise, on conçoit qu'en présence des exigences qui se sont produites le Danemark soit à la veille de se retirer de la conférence.

Une correspondance adressée au *Bulletin de Paris* nous apprend que les démarches conciliantes faites par le prince de la Tour d'Auvergne ont échoué devant le parti pris des plénipotentiaires directement intéressés dans le conflit.

La conférence s'est ajournée à lundi. Il nous est affirmé qu'au début de cette réunion, les représentants de la France et

de l'Angleterre soumettront de concert avec leurs collègues, une proposition tendant à conduire jusqu'au 12 juillet la suspension d'armes précédemment consentie. La Prusse et l'Autriche n'ont, paraît-il, aucune opposition à faire à ce dessein; mais le Danemark serait disposé à y résister, sauf pour le cas où les conditions de réciprocité garanties seraient profondément modifiées.

Les nouvelles de l'Algérie sont meilleures. On parle d'un rapport adressé par le général Martimprey annonçant qu'on a l'espoir de réprimer prochainement l'insurrection.

Les bruits d'une médiation anglo-française ont repris une nouvelle force, depuis les derniers événements d'Amérique. On dit à ce sujet, que le gouvernement français, d'accord avec le cabinet anglais, aurait l'intention de faire une démarche dans le but d'arriver à un arrangement entre les belligérants. J. REBOUX.

On lit dans la France :

« Nous avons, par une dépêche particulière de Bône, des nouvelles de Tunis du 28 mai. A cette date, la situation n'avait pas changé. Le bey plénipotentiaire envoyé auprès du bey par Mondouk, chef de l'insurrection, était de retour au camp de ce dernier, près de Cephas. Il a déclaré que le bey ne croyait pas devoir faire de réponse à l'ultimatum des insurgés; mais qu'il leur faisait savoir que, de son plein gré, il accordait, à titre de concession volontaire, la plupart des points contenus dans leurs demandes.

Quant à l'acceptation de la démission du kasnadaï, le bey n'aurait pas cru devoir s'expliquer à cet égard.

Cette réponse n'a pas contenté les chefs du mouvement, qui néanmoins n'ont fait aucune nouvelle entreprise et ont ralenti leur marche vers la capitale.

On écrit de Berlin :

Le prince d'Augustenbourg, accompagné de son père, le prince Christian, est venu aujourd'hui rejoindre sa mère et ses sœurs qui étaient à Berlin depuis quelques jours. Vers midi, le père et le fils se sont rendus à Potsdam pour présenter leurs hommages au roi de Prusse. On se rap-

pelle que lors de son séjour en Sleswig, le roi avait refusé de recevoir le prince, tant que la Prusse ne serait pas dégagée du protocole de Londres. Cet obstacle a été levé et l'arrivée du prince, à Berlin, a une importance qui n'échappe à personne. A une heure, M. de Bismark a été mandé à Potsdam.

La *Gazette de la Croix* juge le moment opportun de constater que le droit du prince à la succession n'est pas aussi évident qu'on paraît le croire. La *Gazette* est de mauvais humeur et elle en a le droit, vu que les sympathies pour le duc d'Augustenbourg que ni le roi, ni le prince et la princesse royale n'ont cachées depuis le commencement de la guerre, l'ont décidément emporté sur la politique ombreuse de M. de Bismark, et de son allié, le parti féodal.

On croit ici, que les puissances neutres ne parviendront pas à forcer le Danemark à prolonger la suspension d'armes ou à conclure un armistice régulier à la condition de l'évacuation du Jutland par l'armée alliée et de l'évacuation de toutes les îles sleswigoises par les Danois. Le prince royal s'est récemment prononcé dans le sens d'un renouvellement des hostilités.

Vous pouvez vous faire une idée du parfait accord qui règne au sein de la Diète de Francfort, par le fait que cette assemblée n'a pas encore décidé la grave question de savoir si les instructions à donner à M. de Beust doivent être fixées par la Diète elle-même ou par un comité spécial. Il paraît que M. de Beust ne s'en trouve pas plus mal à la conférence de Londres.

On écrit de Kiel :

Si le pays doit être consulté sur la nouvelle organisation gouvernementale qu'il s'agit de lui constituer, on est assez généralement d'accord, ici, pour reconnaître qu'au lieu de faire appel directement aux données populaires, il conviendrait mieux de laisser à l'assemblée de nos Etats la mission de statuer sur cette question. Ce mode de procéder, en regard à la disposition actuelle des esprits et aux passions politiques surexcitées, éviterait au pays des commotions dangereuses pour sa sécurité.

La Prusse ne paraît nullement disposée à abandonner, quoiqu'il arrive, son projet d'ériger en forteresse la ville de Rendsbourg qui sépare le duché de Holstein de celui de Sleswig. Un plan étudié et formel a été dressé à ce sujet, par des officiers ingénieurs prussiens, et ces mêmes ingénieurs viennent de retourner à Berlin pour

et soumettre leur travail au roi et à son gouvernement. Tout indique qu'aussitôt après l'approbation du plan stratégique proposé, on ne tardera pas à en commencer l'exécution, afin de mettre le Holstein à l'abri de toute attaque et de toute conquête de la part d'une puissance quelconque dans le nord de l'Europe.

On écrit de Londres aux Annales du Commerce extérieur :

« Le dernier rapport des inspecteurs des manufactures britanniques contient plusieurs informations intéressantes qu'on va résumer. Dans le courant de l'année dernière, le nombre des ouvriers des districts cotonniers travaillant à journée pleine, paraît avoir augmenté de plus de 60 pour cent, mais l'infériorité de la matière première employée rend les gages actuels insuffisants.

On évalue à 80 millions sterling, c'est-à-dire à 2 milliards de francs, la valeur du coton qui sera importé en 1864. Le renchérissement de ce produit a pour effet d'introduire dans la fabrication des pratiques économiques insuées jusqu'ici. Le déchet laissé par le coton dans ses différents traitements, est maintenant recueilli et traité à nouveau, devenant ainsi une source d'emploi pour de nombreux bras. De même, le préjugé contre l'emploi des bourses de laine s'est évanoui, et, par suite, les fabriques de Yorkshire sont en état maintenant de livrer aux consommateurs des draps d'une qualité très suffisante et à des prix très modérés. Il est probable que les produits des bourses de coton trouveront également un avantageux placement.

On continue à bâtir de nouvelles filatures. On en comptait, dit-on, plus de cent qui seraient prêtes à entrer en activité le jour où l'industrie cotonnière viendrait à revivre, et une opinion assez généralement répandue parmi les filateurs est que l'on doit s'attendre, dans un temps plus ou moins prochain, à une reprise des plus actives. On remarque, dans une fabrique de Manchester, de nouvelles machines à carder, dont une douzaine fait le même traicé que 75 des anciennes. Le filatureur a déclaré épargner en même temps 14 ouvriers, sans compter une économie d'environ 10 pour cent dans le coton consommé sans déchet. En général, les procédés mécaniques sont en voie de rapide progrès, et, dans certaines fabrications de détail, on en arrive à pouvoir se passer d'un tiers des bras employés précédemment. Le propriétaire d'une nouvelle et vaste filature établie à Manchester, représente ses arrangements comme lui permettant de réduire de 10 pour cent les dépenses de main-d'œuvre et de réaliser, en outre, une grande économie dans la force mécanique, le charbon, l'huile, le suif, les arbres moteurs et les courroies, de disposer enfin d'ateliers spacieux, sains et bien aérés.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Breslau, 2 juin.

On mande de Varsovie à la *Gazette de Breslau* que M. Sulowiew, professeur d'économie politique à Moscou, a été nommé à la place de M. Milutine, pour élaborer la nouvelle loi relative aux paysans.

Francfort, 2 juin.

La Diète germanique a résolu, aujourd'hui, sur la proposition des comités réunis, d'inviter les gouvernements de la confédération à interdire l'exportation de la poudre de guerre de l'Allemagne du Nord vers la mer.

Corfou, 2 juin.

Des troupes grecques ont débarqué hier ici. Le pavillon grec a été hissé aujourd'hui sur les forts au milieu d'un grand enthousiasme des populations.

Marseille, 2 juin.

Le *Said*, des messageries impériales (correspondance du service de l'Indo-Chine), est arrivé la nuit dernière d'Alexandrie avec 144 passagers et tous les colis en retard.

Madrid, 2 juin.

Le vapeur de San-Domingo est arrivé de la Havane à Vigo en quinze jours. Il apporte la nouvelle que le général Gándara est parti pour Monte-Christi avec un corps de 6,700 hommes. Deux fregates espagnoles doivent partir pour le Pacifique.

Berne, 3 juin.

Le gouvernement de Bâle-Campagne ayant donné l'assurance que l'ordre ne serait pas troublé, le commissaire fédéral Schenk a considéré sa mission comme terminée et revient aujourd'hui à Berne.

New-York 20 mai, (par le *North-Américain*.)

Le 18 à la pointe du jour, Grant a encore attaqué le centre de l'armée de Lee. Après un combat qui dura jusqu'à midi, les fédéraux furent forcés de se retirer avec une perte de 1200 morts ou blessés. On assure que Lee attaque ensuite le front de l'armée de Grant, mais qu'à son tour il fut repoussé.

Les fédéraux ont occupé Rome en Géorgie.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 5 JUIN 1864.

N° 4

NATALIE

IMITATION DE L'ALLEMAND.

CHAPITRE IV.

(Suite.)

— Nous n'avons point de plat assez grand.

— Courez chez l'orfèvre en commander un. Qu'il vous le fasse pour demain, en argent et richement travaillé. Il faut que le contenant soit digne du contenu.

A peine Brunelli s'était-il retiré qu'on annonça le duc de Grimaldi, ambassadeur d'Espagne.

— Mon bien cher ami, quelle aimable surprise! s'écria le cardinal en faisant quelques pas au-devant de lui, les bras ouverts et le sourire sur les lèvres.

Mais le duc ne fit pas attention à cet accueil; il s'avança d'un air hautain et demanda d'un ton solennel :

« Savez-vous quelle injure vos gens ont fait aux miens ?

(*) Reproduction interdite.

— Une injure? répéta le cardinal, jouant l'ignorance. On m'a dit que votre cuisinier avait eu une querelle avec le mien : voilà tout.

— On vous a donc laissé ignorer que le vôtre a fait main-basse sur ma propriété, comme un voleur de grands chemins? Car ce poisson était à moi, il appartenait à l'ambassade espagnole, conséquemment à l'Espagne.

— Était-il payé?

— Non, mais il était retenu, c'est tout comme.

— Pardon!

— Ainsi vous êtes résolu à me le disputer?

— Le contraire serait vous donner raison, et je ne le puis. Au reste, que nous importe ce différend de nos cuisiniers? En quoi intéresse-t-il l'Espagne et la France? Laissons ces gens-là vider leur querelle entre eux, et, s'il y a des têtes ensanglantées, faisons bander les blessures, et que tout soit dit.

— Vous prenez la chose avec votre légèreté de poète, dit amèrement le duc. Quant à moi, je la vois d'un autre œil. Il ne s'agit point d'une simple dispute entre nos domestiques, mais d'une insulte que l'Espagne a reçue de la France en présence de Rome. C'est donc au nom de l'Espagne que je demande satisfaction.

— Si vous prenez l'affaire au sérieux, je vais être forcé, à mon grand regret, d'en faire autant. Mais je ne vois pas quelle satisfaction on peut réclamer de ce chef.

— Ainsi vous refusez de me restituer ce poisson?

— Il le faut bien, puisque vous dites que Rome se préoccupe de cette affaire. La France ne peut avoir l'air de céder à d'in-

justes prétentions de l'Espagne.

— C'est-à-dire que vous voulez la rupture de nos relations amicales?

— Est-il bien possible qu'elles soient sérieusement compromises par cette bagatelle? demanda vivement le cardinal de Bernis. Une si ancienne amitié, une intelligence si parfaite entre deux puissances dont les rapports peuvent ébranler ou raffermir la paix européenne!

— L'honneur est la première loi de l'Espagnol, reprit fièrement le duc, et quiconque blesse le nôtre ne peut plus être mon ami. Les habitants de Rome connaissent tous l'injure et s'y sont associés.

— Eh bien, montrez-leur, à ces grands enfants, que nous ne voyons l'un et l'autre qu'une plaisanterie dans tout cela. Mangez demain de ce poisson avec une mine riante, et ils rougiront de leur puérilité.

— Vous allez faire parade de cette rareté devant les grands et tout le corps diplomatique? s'écria Grimaldi en palissant.

— Ce mets a été acheté pour cette occasion; il faut bien qu'il soit servi!

— En ce cas, j'aurai le regret de ne pouvoir assister à votre fête, dit le duc en se levant. Vous ne pouvez exiger que je vienne subir cette humiliation.

— Réfléchissez-y! reprit le cardinal avec tristesse. Votre absence à cette fête officielle sera interprétée, non-seulement comme une rupture du duc de Grimaldi avec son vieil ami le cardinal, mais encore comme une rupture de l'Espagne avec la France.

— Soit! répliqua le duc; mieux vaut la guerre ouverte qu'une défaite déguisée. Adieu, M. le cardinal!

Il fit un pas vers la porte; Bernis le re-

tint et chercha, en quelques mots chaleureux, à lui faire envisager les conséquences de cette rupture. Mais le duc demeura inflexible.

« Adviennent que pourra! s'écria-t-il. Notre honneur avant tout! Jamais l'Espagne ne fléchira devant l'arrogance française!

Grimaldi sortit sans saluer et referma la porte avec violence. Le cardinal le suivit d'un regard mélancolique.

« A quoi tiennent les amitiés! murmura-t-il; un rien suffit pour briser une liaison ancienne. Et quels effets peut produire une cause insignifiante! Un malheureux poisson va peut-être changer la face des affaires européennes. »

CHAPITRE V.

Il était enfin venu, le jour de la fête!

Avec quelle joyeuse impatience, avec quel mélange de plaisir et d'inquiétude Natalie l'avait attendu! Comme elle avait assiégué Paulo de questions sur le cardinal, sur la société qu'elle rencontrerait chez lui, sur les usages et les convenances qu'elle aurait à observer! Elle craignait d'être fort gauche et fort empruntée dans le monde. Le comte la rassurait, l'exhortant à rester elle-même, à être aussi naturelle, aussi naïve, aussi enjouée qu'au milieu de ses arbres et de ses fleurs.

Nous ne décrivons pas les salons du cardinal, les girlandes de verdure, les festons de gaze aux vives nuances, les glaces, les girandoles, les grottes de coquillages masquées par des oranges touffues, les fontaines d'essences aux parfums enivrants, la musique, les parures, le jardin illuminé où quelques bosquets

solitaires, quelques allées sombres, laissés seuls et comme à dessein dans une demi-obscurité, invitaient à la rêverie et aux douces confidences. Nous ne parlerons que de la salle gigantesque élevée tout exprès pour cette fête au centre du jardin. Plus de cent colonnes dorées soutenaient les fleurs et les draperies qui en formaient les murs; des tapis de soie couvraient le sol, et elle avait pour plafond la voûte céleste semée d'étoiles. C'était là surtout qu'on rencontrait à chaque pas des grottes et des enfoncements où l'on pouvait goûter, au milieu du bruit de cette brillante réunion, les charmes du repos et de la solitude.

Une seule de ces niches était soigneusement fermée par d'épais rideaux de damas, et deux domestiques galonnés en interdisaient provisoirement l'accès. Intrigués par ce mystère, les invités se pressaient autour du cardinal et le suppliaient de le divulguer.

« Je n'y suis pas initié moi-même, répondit-il enfin... Mais voyons quels hôtes attendez-vous arrivent! »

C'était Natalie et le comte Paulo. Eblouie de la clarté soudaine qui l'inondait, Natalie s'arrêta un moment, une éclatante rougeur envahit ses joues, et s'appuyant plus fort au bras du comte, elle murmura :

« Protégez-moi, Paulo! j'ai peur au milieu de cette foule. »

« La princesse Natalie Tarrakanoff et le comte Paulo! » annonçait-on au même instant.

A ce nom étranger, tous les regards se tournèrent vers la porte et s'arrêtèrent pleins d'étonnement et d'admiration sur cette belle jeune fille. Mais elle ne s'en aperçut pas; elle levait les yeux sur Paulo